



CONSEIL NATIONAL DU SIDA  
7 RUE D'ANJOU  
75008 PARIS  
T. 33 [0]1 40 56 68 50  
F. 33 [0]1 40 56 68 90  
CNS.SANTE.FR

**NOTE**  
**9 AVRIL 1992**

**PRÉVENTION**  
**NOTE DE TRAVAIL SUR LA BANDE DESSINÉE JO**

FR

Le Conseil national du sida s'est intéressé à la bande dessinée Jo (auteur Derib) après avoir appris de différentes sources son existence et le fait que ses promoteurs (la Fondation pour la Vie) souhaitaient une participation et un soutien financier de l'État français sur l'argument que cette bande dessinée constituerait un excellent moyen d'aborder les adolescents et jeunes adultes, et donc serait un instrument utile de prévention dans ce milieu particulier.

Après enquête, analyse et délibération des groupes de travail et du Conseil réuni en séance plénière, les conseillers ont abouti à une conclusion différente. Il ne leur semble pas en effet que cette bande dessinée (texte et images) apporte une aide sérieuse aux messages de prévention et, en conséquence, il ne leur semble pas nécessaire d'aider à sa diffusion à ce titre. La commercialisation de ce texte relève de la libre entreprise, respectant ainsi la liberté tant du créateur que de la presse et du public.

Les raisons qui militent en faveur des conclusions du Conseil sont de trois ordres :

## **1. QUALITÉ DE L'INFORMATION.**

Elle laisse à désirer.

L'ami de Jo, Laurent, a peur d'avoir le sida parce que son frère en est mort. Mais on ne nous dit rien du mode de contamination qu'il incrimine, laissant ainsi supposer qu'il suffit de la vie partagée pour cela.

Les vraies erreurs se trouvent dans la partie d'informations médicales in fine. Notamment :

### **DOSSIER SÉROPOSITIVITÉ ET SIDA.**

- Point 11. Une mère séropositive a 30% de « chances » de transmettre la maladie et 30% des enfants vont en conséquence mourir du Sida. Si le deuxième point est partiellement vrai (les enfants contaminés mourront à brève échéance, faute de traitement), le pourcentage de la transmission possible est de 20 (+ ou - 4).

- Point 2, et point 5. Il est dit explicitement que séropositifs et sidéens sont contagieux. Or il s'agit d'une maladie transmissible et non contagieuse, ce qui est fort différent. Cette forme de confusion est d'ailleurs entretenue. Il n'est pas dit que pour être atteint du sida, il faut être passé par la séropositivité.

### **DOSSIER HISTORIQUE.**

- Point 4. Il y a 140 000 morts en 1991 aux USA. Il s'agit d'un chiffre cumulé depuis le début de l'épidémie. Il y aurait 8 millions de séropositifs dans le monde. Les chiffres que l'on donne :

1) ne sont pas de même niveau (USA vs le monde) ;

2) sont cumulés ;

3) visent à faire peur car ils sont automatiquement rapportés par le lecteur à la situation française ou européenne, dont on ne parle pas dans le texte.

Enfin, il y aurait « un temps de doublement tous les ans » (sic), ce qui est faux, tout au moins dans les pays européens, où les statistiques de l'OMS montrent un tassement de la diffusion du VIH. Naturellement, il ne s'agit pas là du nombre de malades effectifs du sida qui va se déclarer dans les décennies à venir, nombre qui sera élevé, puisqu'il sera le résultat de la séropositivité acquise dans le passé.

### **DOSSIER COMPORTEMENT.**

- Les points 11 et 12 reprennent la notion de contagiosité.

- Le point 9 dit explicitement qu'une femme contaminée devrait renoncer à la maternité, en l'absence de tout moyen de protéger son enfant. Or, elles ont 80% de chances d'avoir un enfant séronégatif, parfaitement viable, et la plupart des femmes préfèrent courir ce risque, y compris quand elles se sont fait avorter une première fois. Ce conseil direct ne laisse aucun choix possible à l'individu.

Il est regrettable que sur des points aussi sensibles (contagion vs transmission par voies reconnues ; statistiques ; normes comportementales), ce dossier ait été revu ou établi sous la tutelle d'autorités médicales qui l'ont cautionné tel quel.

## 2. MESSAGE EXPLICITE SOCIO-CULTUREL

- Les adultes en général, à l'exception du propriétaire (au style underground), et des médecins (encore que l'on puisse trouver suspect, du point de vue de la déontologie, que le médecin de famille rende son diagnostic en la présence des deux personnes concernées, sans qu'on ait spécifié qu'elles étaient d'accord pour l'entendre ensemble, et propose de communiquer le diagnostic aux parents), sont inattentifs, inadaptés aux situations dramatiques, dépourvus de vigilance et de compréhension, voire d'affection. Si cela est certainement vrai dans un certain nombre de cas réels, il est tout à fait injustifié de faire passer prioritairement ce message qui, comme le faisait remarquer un psychologue, « brosse complaisamment les adolescents dans le sens du poil », suscitant ainsi une parfaite adhésion à l'ensemble du texte.

Exemples :

- le proviseur qui sanctionne par le renvoi un acte de violence commis par Laurent sur un « dealer » à proximité de l'établissement ou dans l'établissement, sans tenter de comprendre cet acte de violence ;  
- les professeurs qui stigmatisent les mauvais résultats, sans essayer de comprendre les raisons de ces subits affaissements ;  
- ce sont les parents de Jo et de Laurent que l'on présente de la manière la plus caricaturale. Il y a là deux images symétriques : un couple avec deux fils dont l'un est mort du sida (et dont la mère sort un peu grandie de l'épreuve) ; un couple avec deux filles dont l'une va mourir du sida. Les deux survivants ont compris le message qui les canalise vers une nouvelle vie. Dans le premier cas, les parents sont tenus par Laurent pour responsables de la mort de son frère, en raison de leur obstination à l'empêcher de faire les études qu'il souhaitait faire et d'embrasser la carrière qu'il souhaitait avoir, l'entraînant vers la déchéance, l'alcoolisme, la toxicomanie, puis naturellement l'infection et la mort. Par ailleurs, soucieux de leur bonne image sociale, ils préconisent le mensonge sur les causes de la mort de Jean, et imposent ce mensonge à Laurent, qui le vit très mal, puisque l'absolu propre à la jeunesse a comme impératif la vérité, entre les autres et soi. Ils sont donc rigoristes et en même temps malhonnêtes.

Les parents de Jo, eux, n'ont pas les mêmes visées sur l'avenir professionnel de leurs filles, pourvu qu'elles fassent bien leurs devoirs et apprennent bien leurs leçons (p. 9). Ils souffrent au contraire d'un trop grand laxisme ; ils ne sont d'ailleurs jamais là ; le père trouve très bien les révoltes de Vanessa, sa coupe de cheveux par exemple. Surtout, ils réagissent spontanément, sans affection ni égard pour Jo, de façon purement égoïste. On notera (p. 55) : « Dans quel drame tu nous plonges ? » ou « Comment allons-nous annoncer cela à la famille ? » et p. 66 le baiser maternel sans contact épidermique avec Jo hospitalisée, de même que le commentaire : « Ton père n'a pas pu venir », « Nous sommes très fatigués. Tout ceci nous a bouleversés. Tu verras, tout ira très bien ». Notons au passage que l'on n'a plus vu les parents pendant quelques années. Ils se désintéressent.

Il y a une surcharge évidente dans une présentation radicalement désastreuse du rapport avec les parents. Il est vrai que cela se rencontre dans la réalité, mais il n'est pas sage d'en faire une présentation à valeur quasi-universelle dans nos sociétés condamnées au mensonge social, au paraître et à l'égoïsme (la mère de Laurent, transcendée par la mort de son fils aîné, change quelque peu de comportement sur la fin).

Tout cela n'est sans doute pas gratuit non plus et va dans le sens de la recherche de nouvelles idées et de nouvelles affections (le groupe solidaire des copains) et aussi d'une nouvelle et idéale famille.

On peut faire une analyse plus positive de l'ensemble, analyse que font certains membres du Conseil, qui voient dans la mise en évidence de la recherche de nouvelles valeurs et de la solidarité immédiate, dans la franchise des jeunes entre eux, dans leur prise en charge mutuelle, dans le discours « écologiste », des points très positifs.

Par ailleurs, une certaine philosophie ésotérique sans doute imputable à l'auteur Derib, qui imprègne texte et images, est potentiellement dangereuse. Le message qu'elle soutient n'est pas celui de la prise en charge collective et de la prévention mais tout autre : fondez-vous dans le cosmos et dans l'énergie, rejoignez de nouvelles familles même dans la douleur, inventez un monde de copains solidaires qui vit de musique et vous serez sauvés du sida. Parents, adultes, monde du travail, des affaires et du politique, toxicomanes et homosexuels sont tous à rejeter à la périphérie, car tous sont aveugles et coupables.

Le discours de l'infirmière (p. 67) établit de plus nettement la différence entre des victimes et ceux qui doivent assumer tout seuls (« ne vous laissez pas aller maintenant ») car ils sont responsables de leur état. Les victimes (la vieille dame transfusée, l'enfant d'une mère séropositive) sont explicitement de par la force des choses en dehors du champ de la sexualité.

Très subtilement, car le travail est fort beau, bien dessiné et bien exécuté, des différences d'harmonie mais aussi de traits établissent des différences entre les mondes rejetés et le monde des élus. On notera essentiellement les visages de brutes ou de personnages en ruine donnés aux toxicomanes ou aux jeunes « pervers » (dealers, le petit ami de Vanessa) et le changement de couleur qui s'opère dès qu'ils apparaissent dans le champ. Des couleurs vives, on passe au bistre. Or, il ne s'agit pas de faire des toxicomanes des boucs émissaires et de les rejeter hors de la ville et du champ des soins. Ce serait là aussi un but tout à fait contraire à celui poursuivi par les organismes de prévention.

### 3. LA QUESTION DE LA PRÉVENTION

A partir de ce qui précède, le Conseil national du sida estime que le contenu de cet ouvrage ne lui paraît pas comporter un véritable message de prévention clair et rationnel, même si une ou deux allusions sont faites incidemment à l'usage du préservatif (p. 69, Vanessa : « Je prendrai mes précautions », et p. 59, bas de la page à droite, où Jo et Laurent se présentent mutuellement un préservatif). L'Agence française de lutte contre le sida, qui a toute autorité pour juger en cette matière, a conclu dans le même sens.

Un des arguments opposés cependant est que la forme, l'impact potentiel, la possibilité d'en parler enfin qui est reconnue par les jeunes adolescents (un échantillonnage existe sur 235 élèves et étudiants de Lausanne), seraient des points très positifs. Mais le Conseil national du sida fait remarquer la minceur du « pré-test » en ce qui concerne l'échantillonnage, qui n'en est pas un. Par ailleurs, compte tenu de la subtilité du message diffusé, qui « brosse les adolescents dans le sens du poil », il est évident que tout sondage en milieu adolescent, même rigoureusement exécuté, irait dans le sens voulu par les promoteurs, sans pour autant favoriser la prise de conscience, la responsabilisation et la prévention.

L'extrême médiatisation faite de cette affaire, après les tournois de tennis et les multiples émissions TV qui lui ont été consacrées en France et surtout en Suisse, nous fait penser que des intérêts commerciaux importants sont en cause. Bien entendu, dans un régime de libre entreprise, il n'est pas question d'empêcher la diffusion commerciale par les voies normales de cet ouvrage. Est-il nécessaire pour autant de le subventionner sur fonds d'État ?

Ni la prévention de l'épidémie, ni les attitudes de la société à l'égard des personnes contaminées par le VIH ne sont servies par la bande dessinée Jo. En conséquence, le Conseil national du sida considère qu'il n'est pas nécessaire que les fonds publics soient employés au financement de cette initiative.